BnF Gallica

Revue de Gascogne : bulletin mensuel du Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Société historique de Gascogne. Auteur du texte. Revue de Gascogne : bulletin mensuel du Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch. 1882.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

DÉPÔT LÉGAL
Gers
12/8
82

LE GÉNIE GASCON

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. LÉONCE COUTURE

REÇU COMME MAINTENEUR A L'ACADÉMIE DES JEUX-FLORAUX, DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 JUIN 1882.

Messieurs, il m'est vraiment impossible d'exprimer les sentiments de gratitude et de confusion que j'éprouve en venant prendre séance au milieu de vous. Obtenir une place dans ce sanctuaire de l'esprit et de la poésie, c'est la plus haute ambition et, plus tard, la suprême récompense de vos compatriotes épris de l'amour des lettres et voués aux travaux de la pensée. Pour moi, voisin, mais étranger, humble professeur, adopté depuis peu par un auditoire toulousain dont l'indulgence seule a pu faire l'appoint de ma faiblesse, j'étais bien loin d'aspirer aussi haut. Si j'ai répondu « oui » à une proposition fort inattendue, ce n'est pas qu'elle ne m'ait profondément étonné, c'est qu'on trouve toujours des raisons pour ne pas résister à ce qui flatte.

Je me suis dit d'abord : Toulouse veut prouver de plus en plus avec quelle magnificence elle entend et pratique l'hospitalité. Le collège de la gaie science, de son côté, n'est pas fâché de se souvenir, au moins une fois, que sa patronne s'appelait dame Clémence. D'ailleurs, ce n'est pas tant moi chétif que ses faveurs vont honorer; c'est surtout le corps dont j'ai l'honneur d'être un membre assez actif, quoique indigne; un corps qui représente, à défaut de certaines idées nouvelles, le meilleur de l'esprit des aïeux, l'attachement

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

aux saines traditions, le progrès par le travail, et cette sève de foi, de respect et d'honneur, qui peut seule conserver et renouveler la vie des peuples.

Après cela, Messieurs, à force d'y penser— l'amour-propre est ingénieux — j'ai cru trouver dans ma personne même quelque motif à un choix si flatteur. Dans ma chaire de l'Institut catholique, j'ai eu l'honneur d'inaugurer à Toulouse un enseignement précieux pour votre esprit provincial toujours si vivant. J'ai osé, pour mes débuts, — et vous avez récompensé mon audace, — j'ai osé expliquer à un auditoire qu'on me disait amoureux avant tout de belles images et de pensées délicates, la « grammaire romane » dans toute son austérité; je lui ai montré surtout la formation de la langue d'oc, notre langue maternelle, et de la langue d'oïl, notre langue nationale, à partir des éléments latins, si profondément, mais si régulièrement transformés par les lois de l'évolution linguistique. Depuis, j'ai demandé le secret du génie roman, et surtout du génie français et du génie italien, aux langues, à la poésie populaire, à la poésie cultivée, et spécialement à ce magnifique développement du génie moderne qu'on nomme la Renaissance et que je suis loin d'avoir épuisé en trois années de leçons, bornées encore à l'Italie. Or, si j'ose dire ici ce que je n'ai pas dit là-bas, en caractérisant le génie roman, et surtout le génie français, par ces deux mots, *clarté, action,* je croyais caractériser encore plus expressément le génie gascon, tel que me l'avaient montré toutes mes études et mes habitudes antérieures.

Vous me permettrez, Messieurs, d'insister sur ces caractères de ma race. C'est à un gascon que vous ouvrez vos rangs, et il doit, au fond, à ses études provinciales l'honneur de votre suffrage.

En effet, — pardonnez-moi cette confidence, — à un âge qui tient encore plus de l'enfance que de la jeunesse, l'âge des longs espoirs et des vastes projets, je rêvai d'é-

lever à mon pays natal un monument qui lui manque et qui, hélas! lui manquera sans doute encore après moi. Mais enfin, c'est dans l'intention d'écrire un jour l'histoire littéraire de la Gascogne que j'ai été amené comme insensiblement à me préoccuper de toutes les langues, de toutes les littératures du Midi, pour me mettre à même de fixer avec une irréprochable équité la vraie place des hommes et des choses de ma province dans le mouvement général de la civilisation et de la littérature romanes. De ce long travail, il n'est sorti jusqu'à ce jour, il ne sortira peut-être jamais rien de sérieux; mais il m'a valu déjà — sans parler des joies et des consolations de l'étude désintéressée — l'honneur d'occuper à Toulouse une chaire de littérature méridionale, et par suite l'honneur encore plus éclatant de m'asseoir au milieu de vous. Aussi, appelé aujourd'hui à vous payer mon premier tribut, il me semble que je dois vous dire ce que trente ans de recherches persévérantes m'ont révélé de plus clair sur l'esprit, sur le génie propre de cette race gasconne dont l'histoire intellectuelle et morale devait être l'œuvre principale de ma vie.

En la considérant dans toute son existence historique, dans tout son développement géographique, je lui trouve ces traits distinctifs : la fierté, source du sentiment de l'honneur et du courage militaire; puis le génie pratique; et, comme accessoire, la netteté de la pensée, la vivacité du langage, l'esprit, la verve joyeuse.

Ces traits sont éminemment français, je le sais bien; ils sont encore, dans une nuance plus vague, méridionaux ou romans; qu'importe? je les vois, et je vais essayer de les montrer, profondément empreints dans le type provincial de la Gascogne. Et ici, Messieurs, je dois vous le dire au risque de me priver d'un titre à votre attention, ce n'est pas le portrait de votre race que j'entreprends. Les Parisiens vous nomment gascons, probablement parce que vous l'avez mé-

rité — ceci n'est pas une épigramme, au contraire! — mais enfin dans la précision scientifique des termes, géographiquement, ethnographiquement (passez-moi ces gros adverbes), les Languedociens ne sont pas gascons. Ils n'offrent pas d'ailleurs les mêmes traits d'esprit, non plus que de visage. Ils ne passent pas, par exemple, pour avoir tout à fait la même activité avisée et persévérante; en revanche, ils ont, je crois, beaucoup plus le goût du beau et l'instinct poétique. Mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit, c'est des Gascons, des Gascons de nom et de race, dont le pays s'étend, à quelque chose près, entre l'Océan, les Pyrénées et la Garonne. C'est de ce petit peuple, bien reconnaissable partout à son langage, comme à son type physique et moral, que j'essaie, non le panégyrique, mais le portrait fidèle, en vue surtout de ce qu'il a pu apporter à notre génie national et au trésor de la littérature et de la civilisation françaises.

I

Caton l'Ancien a caractérisé les Gaulois par une formule célèbre qui leur attribue le souci de bien parler, et, même avant ce souci, l'esprit militaire, *rem militarem*. Les témoignages relatifs aux vieux Gascons m'obligent à commencer par un trait analogue l'esquisse de leur physionomie morale. Ce vif sentiment de la dignité personnelle, cette fierté native, dont le masque et l'abus ont été souvent ridiculisés chez les bravaches de ma province (il y a de faux braves en tout pays), furent toujours reconnus comme le fond du tempérament gascon. L'histoire nous montre chez nos aïeux les plus reculés l'honneur, le courage, le mépris de la mort, le dévouement héroïque, qui constituent l'idéal militaire. Je pourrais rappeler les épithètes accordées aux Vascons par les plus anciens auteurs qui aient parlé d'eux. Je pourrais

m'appuyer de l'opinion commune des savants contemporains, rattachant nos pères, les neuf peuples de l'Aquitaine de César, à la race ibérienne, qui a pour trait dominant et indélébile la fierté, la hauteur et une constance à toute épreuve dans la défense et la revendication de ses droits. Mais quoi! le plus frappant exemple de dévouement militaire que nous offre l'antiquité se rencontre précisément chez eux, chez nous! C'est à la fin du siège de cet obscur oppidum des Sotiates, qui mérite une place d'honneur, à côté d'Alésia, de Gergovie et d'Uxellodunum, dans l'histoire de l'héroïque agonie de l'indépendance gauloise, c'est après la défaite de nos aïeux par Crassus, lieutenant de César, que l'on voit paraître et mourir autour de leur roi tous ses *soldures;* des hommes qui se liaient par des vœux faits sous l'invocation de la divinité et qui dès lors partageaient, à la vie et à la mort, la fortune du chef auquel ils s'étaient attachés.

L'occupation romaine, la civilisationr affinée et amollissante de l'empire à son déclin affaiblirent-elles ces fiers courages? C'est possible, et je le crois. Les textes littéraires et les débris subsistants de l'art gallo-romain dans la contrée nous montrent surtout le développement de la richesse et du luxe, la culture de la rhétorique, la lyre latine dégénérée vouant ses derniers sons aux panégyriques et aux madrigaux, les marbres tumulaires affirmant tantôt la mort de l'âme humaine, tantôt les regrets éternels laissés à son maître par un animal favori. Tout cela dut marquer un déchet dans l'esprit militaire de l'Aquitaine. Mais, dès le haut moyen âge, les Vascons, frères des neuf peuples, envahissent leur pays et s'y établissent en assez grand nombre pour donner leur nom à l'ancienne Novempopulanie. Ils rapportent à des fils affaiblis la fierté, l'énergie, le courage de leurs pères; l'ardeur du vieux sang va de nouveau et pour toujours animer le cœur, l'esprit et la langue du Gascon.

Oui, ce caractère dominant de force, et même de rudesse,

éclate dans la langue gasconne. C'est un idiome sonore et flexible, à l'accent net et ferme, aux voyelles ouvertes, avec je ne sais quel parfum agreste et comme des murmures d'abeilles. Mais, malgré cette grâce et ces douceurs, l'énergie domine : la fréquence de l'aspiration et des finales fortes, et bien d'autres détails, donnent au parler gascon, dans le groupe linguistique franco-provençal, quelque chose comme le rôle du dorien dans les dialectes de la Grèce antique. Notre voisin Montaigne, parlant d'expérience et appréciant avec son tact d'artiste, où la sensibilité et le jugement s'aident et se combinent, ne s'est pas trompé dans la frappante caractéristique qu'il a tracée du gascon, pris il est vrai à son point le plus âpre et le moins mélangé, dans la région pyrénéenne. « Il y a, dit l'auteur des *Essais*, bien au-dessus de nous, vers les montagnes, un gascon que je trouve singulièrement beau, sec, bref, signifiant, et à la vérité un langage *mâle et militaire plus qu'autre que j'entende*; autant nerveux, puissant et pertinent, comme le français est gracieux, délicat et abondant. »

L'idée de cette mâle énergie, qui résonne dans notre patois, s'attache au nom même des Gascons, dès le moyen âge, dans l'opinion de tous les peuples romans. C'est que partout où allaient les Gascons (et *la graine en va loin*, disait un jour Sainte-Beuve), on avait des preuves de cette fierté, de ce sentiment de la dignité personnelle qui distinguaient les hommes de cette race, et les femmes aussi — les femmes, qui furent toujours en grand honneur chez nos aïeux et qui ont gardé encore jusque dans les chaumières, chez les Gascons les plus authentiques, leur vieux titre de dame, *la daune !* — « Une femme de Gascogne, dit un conteur italien antérieur à Boccace, ayant reçu un outrage en Chypre, s'en alla trouver le faible roi Lusignan et lui dit : Sire, vous avez souffert dix mille déshonneurs, et j'en ai reçu un que je ne puis souffrir. Enseignez-moi donc, je vous prie, à supporter mon

injure, vous qui en avez supporté un si grand nombre. » Fière et mordante ironie, qui ramena le vieux prince au sentiment de l'honneur royal. On attribuait volontiers aux Gascons quelque excès, jamais aucun défaut en fait de fierté.

Le Gascon a la tête si verte
Qu'il vient le plus souvent des paroles aux mains.

On aurait accepté, on aurait applaudi partout ces vers que notre du Bartas place dans la bouche de la *Nymphe française,* disputant et cédant à sa rivale, la *Nymphe gasconne,* l'honneur de recevoir la reine Marguerite à Nérac.

Toute l'Europe romane, en effet, était payée pour connaître l'humeur belliqueuse de nos aïeux. Ils avaient fait leurs preuves dans toute la durée et surtout au déclin du moyen âge; et au commencement de la période moderne, le soldat gascon était devenu, on peut le dire en toute vérité, le modèle et le type du soldat français.

Les troupes du Prince Noir, qui ont laissé une trace brillante et sinistre dans les pages de notre histoire nationale, tiraient presque toute leur force de recrues faites en Gascogne; triste souvenir, j'en conviens, mais bien racheté, aux yeux du patriotisme le plus exigeant, par l'action prépondérante de nos aïeux dans la défense et le triomphe de la cause nationale. Le parti des bons Français, au temps de Jeanne d'Arc, s'appelait le parti d'Armagnac, et l'Anglais jetait ce nom au visage de l'héroïque vierge, à travers mille injures ignobles, comme un outrage de plus. Aussi, dans l'œuvre divine de la délivrance, Jeanne n'eut-elle pas de plus puissants auxiliaires humains, après Dunois, que trois gascons d'esprit et de race : La Hire, le brave et joyeux *valet de cœur;* Poton de Xaintrailles, l'aventureux cadet qui passa maréchal de France, et Guilhem de Barbazan, qui porta si bien, avant Bayard, le titre de *chevalier sans reproche.*

Il suffit de rappeler les guerres d'Italie, qui ouvrent si brillamment l'histoire militaire des temps modernes : elles ne

sont presque autre chose que l'histoire de nos hommes d'épée et surtout le triomphe de l'infanterie gasconne. Là-dessus les témoignages sont unanimes, et on pourrait trouver dans tous les mémoires du temps la justification de ces paroles de notre voisin Florimond de Raymond, successeur de Montaigne au Parlement de Bordeaux : « Comme il se voit de certaines contrées qui produisent aulcuns fruits en abondance, il semble que la Gascogne porte un nombre infini de grands et valeureux capitaines comme un fruit qui lui est propre et naturel, et que les autres provinces en comparaison d'elle en demeurent comme stériles... C'est elle qui en nos jours a fait connaître à toutes les nations étrangères le nom des seigneurs de Termes, de Bellegarde, de La Valette, d'Ossun, de Gondrin, Terride, Romegas, Caussens, Gohas, Tilladet, Sarlabous et autres gentilshommes du pur et vrai terroir de la Gascogne...; » de cette Gascogne que l'enthousiaste écrivain appelle aussitôt « un magasin de soldats, la pépinière des armées, la fleur et le choix de la plus belliqueuse noblesse de la terre, et l'essaim de tant de braves guerriers qui peuvent contester l'honneur de la vaillance avec les plus fameux capitaines grecs et romains qui furent onques..»

Ces beaux éloges servaient d'introduction aux mémoires d'un des plus complets représentants de cette race belliqueuse. Vous avez nommé les *Commentaires* de Blaise de Monluc, type inimitable du genre, la *Bible du soldat*, d'après un mot attribué à Henri IV, mais adopté et répété par tous. Œuvre de vieillesse, il est vrai, mais où bouillonne encore à chaque ligne la sève ardente du soldat imberbe partant pour Milan de sa pauvre gentilhommière du Sempuy, avec quelques écus et un cheval d'Espagne; du capitaine de vingt ans, qui commanda vers Bayonne une si belle et si triomphante retraite; du guerrier déjà mûr, à la fois si vaillant et si habile à Cerisolles et sur tant d'autres champs de bataille italiens, mais surtout à ce siège de Sienne, dont le récit

joyeux et touchant brille, sous sa plume, d'une beauté antique qui rappelle Homère et ses héros, et son héroïne au sourire mouillé de larmes. Monluc n'est peut-être ni tout à fait un grand homme ni tout à fait un grand écrivain. Mais il supplée par de merveilleuses poussées d'éloquence naturelle à l'art d'écrire qui lui manque. « J'ai eu ce don de Dieu, a-t-il pu dire lui-même, encore que je ne sois pas grand clerc, de me savoir bien exprimer quand j'en ai eu besoin. » Une sorte de fatalité attachée à sa race l'a éloigné du premier rang des hommes de guerre, en lui refusant le commandement en chef dans toutes les actions importantes; mais il suffit de le suivre dans sa carrière telle qu'elle est — je songe aux guerres d'Italie, bien plutôt qu'aux guerres civiles dont il faut dire : *Excidat illa dies ævo!* — il suffit de le suivre dans sa vie militaire, dont il est resté l'historien si fidèle, pour saluer en lui la réunion de ces deux qualités opposées : « la prompte et merveilleuse vivacité, » et, d'autre part, « une souple et néanmoins très retenue prudence. » Ces derniers mots m'amènent — car je n'ai pas besoin pour montrer la valeur et le rôle du guerrier gascon de continuer son histoire jusqu'à notre Henri IV, encore moins jusqu'au Roland de la Grande-Armée ou jusqu'à Bosquet de Béarn, comme Mgr de Salinis aimait à nommer son héroïque compatriote — ces derniers mots m'amènent à étudier, à indiquer au moins un autre trait du génie gascon : l'esprit pratique, l'adresse, le coup d'œil et l'habileté en affaires.

II

Ici, malgré mon extrême défiance de tout ce que certaines écoles de ce temps prétendent déduire de l'influence du milieu, je ne puis m'empêcher de reconnaître, comme déjà sans doute j'aurais pu le faire au sujet de l'esprit militaire

des Gascons, la part considérable qui revient au climat et au sol dans l'éducation de leur race. La Gascogne est un pays tempéré, où, malgré de trop fréquents orages, l'air est pur, la lumière abondante, le ciel doux et clément. Ces dons de Dieu préparent et entretiennent les tempéraments équilibrés, les idées claires, la justesse des intelligences, la hardiesse et la prudence des aspirations. L'Océan et les Pyrénées, ces gardiens sublimes de notre sol, auraient dû, ce semble, exalter, grandir jusqu'à des proportions démesurées l'imagination indigène. Eh bien, non ! ce n'est pas de ces spectacles grandioses qu'il faut chercher l'empreinte dans l'âme du pays. Ce n'est pas la poétique contemplation des flots et des montagnes qui a formé son génie et ses habitudes. C'est plutôt l'effort nécessaire, l'effort continu pour féconder un sol ingrat dans une partie de la région, d'une fertilité médiocre dans presque tout le reste, — je parle surtout du temps passé; — c'est bien cette lutte pour la vie, pour le pain de chaque jour, qui a déterminé de bonne heure nos tendances pratiques. Peu de facilités pour le commerce, nulle abondance dans la production, nulle garantie contre ces fléaux périodiques qui détruisent en un jour tout l'espoir de l'année; le contraire, enfin, de ces pays ouverts et plantureux où la vie déborde en tout sens et où de toute parts la richesse afflue, de ces vastes plaines dont la riche verdure et les moissons opulentes font venir l'eau à la bouche à nos rudes cultivateurs de la Lande et de l'Armagnac. Pour eux la vie est au prix d'un travail obstiné; la médiocrité, une aisance qui passerait ailleurs pour pauvreté, se gagne à petit bruit, dans une longue carrière de fatigue et de calcul; rien de spontané, rien de facile, tout à la pointe de l'épée !

Cette avarice du sol, encore trop générale chez nous au XVII^e^ siècle, explique les défauts qu'on reprochait à ses habitants et que je ne veux pas feindre d'ignorer. Hableurs et bravaches, fanfarons de fausse gentilhommerie ou de richesses

chimériques, chevaliers d'industrie, on vous appelait presque tous gascons; je crois pour ma part que votre armée toujours nombreuse faisait des recrues un peu partout. Mais la Gascogne y avait, hélas! sa bonne part. Quoi d'étonnant? la race est fière, mais le sol est ingrat et la maison est pauvre. Il y a peu de chose pour les aînés, et les cadets n'ont guère que la bénédiction paternelle en héritage. Que faire? Les forts porteront fièrement leur pauvreté et poursuivront la fortune avec cette audace avisée que le bonheur couronne presque toujours. Les faibles se feront une place par des procédés plus ingénieux qu'héroïques, se trouveront des aïeux inconnus aux plus savants hérauts d'armes et acquerront à peu de frais plus de châteaux que n'en peuvent renfermer toutes les Espagnes.

Mais cette pauvreté fit éclater aussi, chez nos pères, des vertus trop oubliées. L'amour du sol natal avait chez eux une force merveilleuse. Plus ils avaient mis de leur sueur et de leur vie dans cette terre peu féconde, plus le paysan et le noble lui-même s'y attachaient du fond des entrailles. S'il fallait la quitter pour vivre, on partait sans balancer — nous sommes d'un pays où le sens pratique domine le sentiment — on avait même l'humeur voyageuse quelquefois, mais on avait surtout l'esprit de retour. Aujourd'hui encore le Gascon pyrénéen ou maritime émigre souvent, s'acclimate partout, et partout prospère et s'enrichit, mais il se promet bien de revenir pour se reposer, faire souche et mourir aux lieux qui l'ont vu naître.

Cette pauvreté gardait encore mieux l'esprit domestique. Le respect pour le seigneur père (*seigne pai*) avait quelque chose de religieux, et l'âge n'émancipait, pour ainsi dire, jamais les fils de l'autorité paternelle. Malgré de cruelles inégalités, l'amour régnait entre les frères; les cadets mal servis par leur esprit ou par leur courage, dans les aventureuses caravanes de leur jeunesse, retombaient un jour ou l'autre

sur les bras de l'aîné, et venaient reprendre au foyer et à la table de famille une place qu'on ne leur refusait jamais.

Mais cette condition laborieuse faite au Gascon par la nature explique surtout, je l'ai dit, l'esprit pratique, persévérant, avisé, que nul ne lui conteste. A quoi bon amplifier ici un lieu commun ? « Si le Français n'y arrive pas, que le Gascon y arrive. » « Si le terrain est ingrat, sèmes-y des Gascons, ils poussent partout. » Ces mots spirituels sont devenus proverbes, parce que, sous des images neuves et originales, ils ne faisaient qu'exprimer la vieille opinion, l'opinion universelle sur cet instinct d'activité à la fois hardie et prudente, sur cet esprit éveillé, souple, fécond en ressources, que les Gascons ont accoutumé d'apporter au maniement des affaires.

Aussi, après avoir tant fait pour la gloire militaire de la France, ont-ils également contribué au triomphe de sa politique. Longtemps sans doute la Gascogne a cherché comme les autres provinces à dégager et à développer sa vie indépendante, et l'inflexible raison des choses a seule déjoué ses efforts. Rappelez-vous, Messieurs, cette dynastie vraiment tragique des Armagnacs, grandissant peu à peu dans l'ombre des guerres féodales jusqu'à s'assurer une si large place au beau soleil du Midi. Coupables quelquefois, braves autant qu'habiles presque toujours, ces hommes du moyen âge succombent enfin dans une lutte corps à corps avec le pouvoir central, représenté par ce roi déjà si moderne, Louis XI. Ils tombent, j'en conviens, dans le sang et dans la boue ; mais la page glorieuse du vaillant connétable Bernard VII avait racheté d'avance la page souillée de l'incestueux Jean V, et le malheur des fils innocents acheva de satisfaire pour les crimes de leurs aïeux à la justice de Dieu et à la loi de l'histoire.

Après avoir fatalement écrasé notre dynastie provinciale, la royauté ne pouvait manquer d'absorber à son tour cette

maison landaise qui parut un moment avoir reconquis la puissance et le territoire des comtes d'Armagnac. Encore un type frappant du génie gascon, ces sires d'Albret, « grands chasseurs de lièvres et coureurs d'héritières, » comme les nomme un de nos confrères qui sera leur historien; ces petits hobereaux de Labrit, qui arrondissent leur domaine à chaque génération à force d'habiles combinaisons matrimoniales et qui, au moment suprême, lorsque leur pouvoir ne peut que se perdre dans celui de la monarchie, se retournent si bien que cette monarchie même tombe dans leur lot. En effet, le dernier rameau de cette puissante tige landaise, c'est Jeanne d'Albret, l'habile et rude souveraine; mais, après elle, son fils, son élève, son Henri, devient roi de France par la grâce de Dieu et de son épée, et fonde définitivement notre unité nationale.

Déjà nous avions aidé la vieille monarchie à préparer sa grande politique et son rôle prépondérant dans les affaires de l'Europe. Durant ce prodigieux seizième siècle, aussi fécond en œuvres de génie qu'en orages funestes, elle lutta par la diplomatie mieux encore que par les armes pour défendre partout ses intérêts et assurer son influence; et dès lors mes compatriotes occupèrent souvent les plus beaux postes. En tout cas, je ne crois pas que la royauté française ait eu, dans ces temps difficiles, de serviteurs plus habiles et plus heureux que ces quatre gascons en qui l'on peut saluer les initiateurs de la diplomatie moderne : Gabriel de Gramont et Georges d'Armagnac, cardinaux-archevêques de Toulouse, dont les noms restent attachés à l'histoire de nos relations avec l'Espagne, l'Angleterre et l'Italie, en même temps qu'au souvenir de la Renaissance des arts et des plus belles fondations religieuses; — Jean de Monluc, l'évêque de Valence, le *fin et délié* frère du terrible maréchal, qui fit triompher, par des prodiges d'adresse et d'éloquence, à la cour du sultan comme à la diète électorale de Pologne, la cause de la France et

celle d'un roi qui devait, hélas! se manquer bientôt à lui-même; — enfin et surtout ce fils d'un forgeron de Laroque-Magnoac, ce parvenu en qui se réunissent et se personnifient toutes les qualités du négociateur, ce grand Arnaud d'Ossat, qui eut la gloire de dénouer, à Rome, alors capitale de la politique aussi bien que de la religion, l'inextricable nœud de nos intérêts religieux et politiques, et d'assurer à la France, épuisée par ses propres armes, un avenir d'union, de puissance et de paix, par la réconciliation d'Henri IV avec le Saint-Siège.

Mais pour montrer la part de la Gascogne dans l'établissement et le progrès de notre grandeur politique, il suffirait de nommer ce grand roi. La France fut sauvée par la bravoure et l'adresse de ce gascon par excellence; l'aurait-elle jamais été par l'austérité d'un contemplatif ou par l'enthousiasme d'un pur chevalier? Grâce aux qualités de sa race, élevées à leur plus haute puissance, — le courage, l'honneur, l'habileté, l'esprit et la bonne humeur, — Henri débrouilla le chaos de nos discordes plus que civiles. Laissant aux partis leurs excès, leurs haines et leurs rêves, il garda, il s'appropria ce qui se trouvait de vrai, de généreux, de pratique dans chacun d'eux, et bientôt forma sur leurs débris le grand parti national, le parti des bons Français. Disons mieux, il acheva cette admirable création qui se nomme la France; la France fière, soucieuse de sa gloire et de ses intérêts, mais avant tout équitable et humaine, marquant par chacun de ses progrès un progrès dans la civilisation de l'Europe. Immortel et incomparable type de souverain, parce qu'il sut, à force de cœur et d'esprit, concilier les intérêts, calmer les passions, relever les ruines et, ce qu'il y a de plus merveilleux, pacifier les consciences : car il fut le premier à fixer les conditions d'une paix religieuse honorable pour les temps et les pays qui ont eu le malheur de perdre l'unité des croyances, méritant ainsi, avec la reconnaissance de ses anciens

coreligionnaires, celle de Rome elle-même, qui lui élevait devant la basilique de Saint-Jean de Latran une statue de bronze avec cette glorieuse inscription : *Au défenseur de l'Eglise !*

III

Ainsi, notre race a contribué du meilleur de son génie à créer ces deux agents de la civilisation moderne : l'esprit militaire de la France et sa politique. Mais c'est par une autre force encore — celle de sa culture intellectuelle, de sa langue, de sa littérature, de sa civilisation — que la France a pu exercer sur le monde un ascendant glorieux et salutaire. Eh bien, ici comme dans le reste, tout en laissant à d'autres provinces les avantages de l'inspiration poétique ou oratoire, du goût des arts, de l'élégance du langage, je crois voir et je vais tâcher de montrer en quelques traits bien rapides l'apport considérable du génie gascon au génie français.

Dans toute la durée de notre existence provinciale, aux temps même les plus dépourvus de culture littéraire, nos aïeux jouissaient d'une réputation d'intelligence nette, d'esprit et de verve railleuse, que leur langage suffisait sans doute à soutenir. De fait, leur langue, dont j'ai montré le caracière plutôt mâle qu'harmonieux, avait pour elle la précision unie à la richesse, un ordre à la fois libre et logique, et l'habitude des images. Aujourd'hui même, à son déclin, elle étonne encore par l'éclat des métaphores semées à profusion dans sa trame le plus solide et fournit toujours aux bouches les plus incultes, pour l'expression de la pensée et du sentiment, des mots et des tours dont les langues littéraires envieraient souvent la grâce ou l'énergie.

Un peuple au parler si souple et si vif avait une poésie sans doute, et il ne l'a pas perdue, puisqu'il chante encore,

puisqu'il chante toujours ses chansons d'autrefois. Mon excellent ami, ce mainteneur gascon que j'ai déjà cité comme l'hîstorien futur de nos vieilles dynasties provinciales, M. Bladé, en publie à l'heure même trois volumes entiers, où sont représentés tous les genres de la lyrique populaire : chants sacrés, formules superstitieuses, couplets de noces, lamentations funèbres, chansons de travail, berceuses, complaintes, charivaris, branles, que sais-je encore ? Eh bien ! malgré mon goût très vif pour ces fleurs agrestes, pour ces naïves productions du vieux sol aquitain, je n'hésite pas à le déclarer : il y a là un sentiment plus sincère que largement inspiré; le lyrisme y est rare et de courte haleine. L'imagination, la fantaisie sentimentale n'est pas la faculté maîtresse du gascon, comme de l'italien; tranchons le mot, le gascon n'est pas lyrique.

Mais, par exemple, il est gnomique et sentencieux; il a sur tous les sujets des proverbes par centaines, à tenir tête au pays de Sancho Pança, à la grave Espagne, qui dispute elle-même à l'Orient le prix du genre.

Le gascon est encore narrateur, il a « la tête épique. » Ses contes merveilleux ont parfois un magnifique développement, dans un ton homérique ou dantesque. Je sais bien que ces récits, qui charment les veillées d'hiver de nos paysans, n'appartiennent pas en propre à leur race et qu'ils touchent plutôt, par leurs origines, aux plus lointaines époques de l'humanité. Mais presque aucun peuple n'a retenu aussi bien et ne redit aussi vivement ces étranges épopées, où se confondent les traditions mystérieuses de la chute et de la réparation, les vieux mythes naturalistes de l'Inde, — métamorphoses périodiques, animaux monstrueux, symboles oubliés de la lumière et de la vie, — le drame de l'existence humaine, avec ses terreurs et ses larmes, et cette moralité pratique qui est le fruit de l'expérience et le meilleur trésor de la sagesse populaire.

Il y a pourtant une épopée propre à la race. A défaut de la tradition héroïque effacée par le temps ou indiscernable dans le tissu des contes merveilleux, elle m'apparaît dans l'hagiographie locale, rédigée en latin par les clercs du moyen âge, mais avec des éléments populaires d'un relief saisissant. Chaque ville a son saint protecteur, chaque saint a sa légende épique. Nos vieux évêques conjurent les dieux maudits, qui fuient de leurs repaires en poussant d'horribles hurlements; ils lient les dragons avec leur étole et, pour défricher les pentes arides, attellent à leur charrue les ours et les lions. Nos petites villes elles-mêmes ont leur patron révéré, pèlerin venu d'Orient, soldat de la foi frappé par les infidèles, douce et vaillante vierge qui a porté dans ses mains sa tête coupée, pareille à une fleur de pourpre, et qui est venue la confier au sanctuaire à jamais décoré de son nom. Nos populations pyrénéennes nous offrent, à leur tour, toute une armée indigène de saints vainqueurs de l'Islam, depuis Galactoire, l'évêque-campéador des Béarnais, jusqu'au solitaire du Larboust, Aventin, qui échappe aux poursuites des Maures en franchissant, d'un bond prodigieux, la vallée qui sépare la haute tour de Castelblancat de la roche granitique où l'on montre encore l'empreinte de son pied.

Voilà notre poésie, purement orale il est vrai, n'ayant été plus ou moins recueillie que sous une forme savante et dans la langue des clercs. Notre moyen âge eut aussi sa poésie cultivée, qui a donné le ton à la lyre moderne; la poésie des troubadours, délicate jusqu'à la recherche, nourrie de sentiments enthousiastes, colorée d'images gracieuses. Tout cela était peu dans le goût des Gascons, sans compter que la langue imposée aux poètes s'éloignait notablement de notre idiome. Il y eut pourtant des troubadours de notre pays, quelques-uns même assez habiles à manier le provençal littéraire et à traiter les sujets à la mode dans l'art poétique du temps. Il me semble qu'un d'entre eux, un seul, Mar-

cabru, fut un grand poète et un poète original, surtout dans la satire, où il excelle et se complaît. N'est-il point par là-même, en quelque façon et sans y viser, le représentant de l'esprit pratique de sa race dans le concert de cette poésie oiseuse, quoique séduisante, des autres races du Midi ? Au milieu de ces amuseurs de cour et de ces chanteurs langoureux, il m'apparaît comme un observateur pénétrant et un critique impitoyable, qui poursuit d'un vers sarcastique et fouette jusqu'au sang les chefs dégénérés d'une société amollie déjà par le luxe et leurs lâches flatteurs.

Le Midi subit enfin le joug du Nord, et l'ère moderne accepte et bénit une fusion dont les origines furent douloureuses. Dès lors, la Gascogne ne tarde pas de collaborer à la formation de cette grande littérature nationale, distinguée entre toutes par la clarté, la noblesse, la raison. Notre race a peu fait, j'en conviens, pour la poésie. La lyre n'était pas son outil de prédilection, je l'ai dit; de plus, comme on l'a remarqué naguère, nul n'est vraiment poète que dans sa langue maternelle, et la langue maternelle des Gascons n'est pas le français. Aussi voulez-vous saisir sur le vif la vraie et franche inspiration de la muse indigène ? Laissez là tous les gascons qui ont rimé du français, et lisez les *Eglogues* lectouroises, publiées en plein seizième siècle par Pierre de Garros, dans toute la pureté du patois natal, ou bien les *Saisons* gasconnes, écrites par un vicaire de Saint-Clar-de-Lomagne, sous le règne de Louis XIII. Ce dernier surtout représente bien la vie provinciale de son temps et la joyeuse humeur de ses compatriotes. On aimait jadis à le rapprocher de votre Goudelin, et, malgré l'inégalité frappante de ces deux talents poétiques, on n'avait pas tout à fait tort. Si Goudelin est le produit le plus exquis, le témoin spirituel, délicat, aristocratique même, de l'esprit toulousain, d'Astros est l'interprète railleur, familier, rustique, de ce qu'il nomme lui-même le gascon pur sang, le gascon franc et naturel,

lou gascoun courau,
Lou gascoun blous e naturau.

A vrai dire, notre province n'a donné à la littérature française qu'un poète de haut vol, dont la gloire, longtemps éblouissante, a dû pâlir et s'effacer peu à peu, parce qu'il lui manqua ces deux conditions de l'immortalité littéraire : la pureté du goût et celle du langage. Encore pourrait-on dire de Saluste du Bartas comme de Ronsard :

Il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il lassa sans la vaincre une langue rebelle,
Et de moins grands depuis eurent plus de bonheur.

Sa longue influence a été salutaire. Malgré l'audace et les proportions gigantesques de son entreprise épique, on peut dire qu'il a porté dans la littérature française l'esprit pratique de sa race. Rejetant à la fois les conventions mythologiques, les faussetés sentimentales, les banalités voluptueuses des poètes de la Renaissance, il a chanté ce qu'il faut croire et ce qu'il faut aimer; et son époque lui a fait un accueil enthousiaste parce qu'il a compris et satisfait un besoin d'art sérieux, convaincu, moral et chrétien, qui agitait alors toutes les âmes.

La prose française, cette prose si claire, si précise, si logique, si ferme et si alerte, qui n'appartient qu'à la France, nous a bien plus d'obligation que la poésie. J'ai déjà cité Blaise de Monluc et sa narration vive et passionnée, qui sent la poudre. Je pourrais insister sur Henri IV, l'adroit et séduisant orateur, l'épistolaire le plus naturel, le plus animé, le plus gai, le plus sympathique, avant la marquise de Sévigné. Mais je m'arrête surtout à la prose sérieuse, à celle de la pensée réfléchie, de la discussion et des affaires. Il me semble que nos diplomates gascons du XVI^e^ siècle ont puissamment travaillé à la dégager des scories et des lourdeurs de ses débuts, à la rendre de jour en jour plus forte et plus souple, à lui assurer enfin cette allure aisée et digne qui

répond aux exigences de notre génie national. Mais dans cette école de l'éloquence du bon sens, d'Ossat est le vrai maître. Jamais il ne déclame; jamais il n'allonge son discours d'une digression inutile, d'une vaine citation, d'un ornement cherché. Sa phrase se moule constamment sur sa pensée, une pensée droite et sûre d'elle-même, conduite avec une habileté merveilleuse, qui n'enlève rien au naturel. De là, dans ses belles lettres diplomatiques, avec quelques archaïsmes et quelques gasconismes qui marquent sa date et son origine, une sobriété de style, une clarté, une plénitude de sens, une aisance de tour, qui font d'Arnaud d'Ossat l'avant-coureur et l'un des modèles des prosateurs du grand siècle.

Je sais bien qu'il y a aussi dans la prose de cette admirable époque une grandeur solennelle, religieuse, un peu triste, qui est son caractère le plus élevé, et qui paraît absolument étrangère à notre pays. Pourtant, il est incontestable que Port-Royal y a été pour quelque chose; et Port-Royal, le Port-Royal des solitaires, fut l'œuvre d'un gascon, Jean du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. Génie austère, dominateur, mal pondéré, c'est vrai, mais qui n'en avait pas moins au plus haut degré la puissance de la logique pratique, allant tout droit, avec une rigueur inflexible, de la doctrine à l'application, de la sévérité des principes à la sévérité de la vie, du caractère sacré du sacerdoce à la réforme absolue de l'ordre ecclésiastique, du rôle surnaturel de la prédication à une rhétorique sans phrase et sans vains ornements. Avec ce rude programme, et de plus une âme sympathique malgré la hauteur et une volonté de fer, Saint-Cyran fut un réformateur actif, puissant, et que l'on a pu croire utile à une certaine heure; mais bientôt l'esprit de secte gâta profondément son œuvre par un levain d'orgueil et de révolte, qui devait en faire l'un des dissolvants les plus redoutables de l'esprit religieux dans notre patrie.

Heureusement Saint-Cyran avait tout près de lui un de ses

compatriotes, inférieur en génie peut-être, mais que la foi la plus humble préserva des écueils et que la charité la plus dévouée investit de ce rôle de réformateur catholique, à l'éternel honneur de l'Eglise, de la France et de la Gascogne. Saint Vincent de Paul, ce pauvre fils d'un paysan landais, qui garda toujours, même au conseil de conscience de la reine, le ton soumis de son humble origine, n'en devint pas moins, comme on l'a dit, « le moteur ou l'un des principaux et des plus utiles agents de la Renaissance religieuse et sociale de la France au dix-septième siècle; » et quand Bossuet rendit hommage à son action décisive sur le clergé, il n'oublia pas de reconnaître ce qu'il lui devait lui-même pour la formation de son âme, qui est une si grande partie de son génie. Certes, il faut voir avant tout l'œuvre d'une foi et d'une vertu héroïques, la main de Dieu plus que celle de l'homme, dans cette miraculeuse activité qui atteignait toutes les misères, donnait des palais aux indigents et des mères aux enfants abandonnés, passait les mers pour racheter les captifs et propager l'Evangile, et, à l'intérieur, ranimait à la fois la ferveur des prêtres et la religion des peuples. Mais si l'on pénètre dans le détail de la vie de Vincent et de son énorme correspondance, on découvre dans le saint le landais, le gascon circonspect, avisé, soucieux des voies et moyens, mettant dans ses intérêts Dieu d'abord et puis toutes les influences utiles; et dès lors ne peut-on pas attribuer au génie de la race une part très réelle dans la création de ces œuvres merveilleuses et, grâce à Dieu, toujours vivantes, qui offrent encore au présent et à l'avenir la meilleure solution, la seule solution vraiment pratique des plus formidables problèmes sociaux ?

Vous le voyez, Messieurs, j'ai pu associer le génie gascon à la préparation de ce qu'il y eut de justesse, de raison, et même de noblesse et d'inspiration religieuse dans les lettres et l'esprit français, à cette époque qui marque le plus haut

point de leur grandeur et de leur influence. Dans un ordre de choses inférieur sans doute, mais dont il faut reconnaître le vif intérêt et la portée sociale, — je veux dire les mœurs de la société polie, l'entregent, les habitudes du monde, la conversation, — on pourrait croire que les Gascons perdirent peu à peu, par le progrès du beau langage, des belles manières et de la dignité extérieure, leur vogue et leurs succès du premier moment. Ce serait une erreur. Malherbe se flattait d'avoir « dégasconné » la cour d'Henri IV, et je ne veux pas traiter d'illusion et de vanterie cette boutade du poète grammairien : elle avait son sens vrai, mais qui n'allait pas au-delà des fautes de langue et de quelque rudesse d'accent. Il n'en est pas moins permis de soutenir que le ton de la ville et de la cour, même après la réforme, resta celui du premier des Bourbons et de ses plus chers compagnons de fortune. J'admets encore que les puristes, les académiciens, les précieux et les précieuses, qui ne furent guère des nôtres, mirent à nos joyeux éclats une sourdine, à notre verve impétueuse un frein parfois salutaire. Mais je ne puis m'empêcher de reconnaître précisément les qualités des compatriotes de Henri IV dans les traits qui caractérisent cet art éminemment français, où le dix-septième siècle excella, et que les esprits chagrins disent aujourd'hui perdu, l'art de la conversation : la spontanéité, l'animation, la facilité à courir sur les objets, non sans les toucher au vrai point, mais sans peser; le bon mot imprévu, qui sauve au besoin d'un pas difficile; l'originalité des idées et des expressions, qui fait passer avec le même bonheur le blâme et l'éloge, enlevant à l'un toute amertume, à l'autre toute fadeur; la raison spirituelle enfin, la raison assaisonnée de gaieté et même de pointes, de ces pointes qui, selon le mot du comte de Maistre, « piquent comme l'aiguille, pour faire passer le fil. » Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que le dix-septième siècle et la cour du grand roi regardèrent comme le type du

parfait courtisan, du causeur exquis, notre compatriote le maréchal de Gramont, ainsi que son frère le chevalier; par malheur la mesure et la règle manquèrent trop souvent dans leurs vives saillies autant que dans leur conduite, et ils ne ressemblèrent pas assez à leur sœur, l'aimable comtesse d'Hamilton, à qui son mari accorde cette inappréciable louange « qu'elle disait ce qu'il fallait et pas davantage. »

Ces derniers mots me sont un avertissement, Messieurs, peut-être même un avertissement tardif. Je crains bien d'avoir déjà violé la leçon qu'ils renferment; d'avoir été trop gascon en n'écoutant que mon patriotisme provincial, de l'avoir été trop peu en gâtant par des maladresses et de fades longueurs une cause qui méritait un meilleur avocat. Malgré tout, je me crois sûr de votre indulgence, parce qu'en évoquant les souvenirs de mon pays j'ai voulu célébrer la gloire de la France elle-même, à laquelle chaque province a fourni sa part de force et de lumière. Dans ce tableau, j'ai constamment évité d'introduire votre ville, qui était pourtant toujours présente à ma pensée et à mon cœur comme à mes yeux. Je n'avais pas à la vanter, surtout ici, où elle a tant de témoins, d'historiens et de continuateurs de son passé littéraire, qui est une si belle portion de la littérature française. Il me suffit, en terminant, de saluer, avec une émotion reconnaissante, dans l'Académie des Jeux floraux, la fondation immortelle de sept troubadours du quatorzième siècle dont un au moins, Bernard de Panassac, était gascon comme moi, et dans Toulouse, l'hospitalière capitale de notre beau midi, le centre de la poésie et de l'art romans.

Quant au prêtre éminent dont je viens, grâce à vous, Messieurs, occuper le fauteuil, il ne m'est pas permis de le louer, après le magnifique hommage qui vient d'être rendu à sa belle vie sacerdotale, à ses écrits si distingués, à sa parole si forte et si brillante. J'avais eu du reste bien peu

d'occasions d'entendre l'orateur, juste assez pour reconnaître la ressemblance du portrait magistral qui vient de nous le rendre. J'avais apprécié plus intimement l'homme et le causeur; à mes débuts dans le haut enseignement, le premier recteur de l'Institut catholique daigna si souvent m'accorder, avec l'hospitalité de sa sainte maison, de longs tête-à-tête! J'ai pu admirer alors, dans sa personne, l'union, la fusion la plus complète d'une haute intelligence, d'une âme sympathique et d'une prodigieuse habileté; dans sa causerie familière, les délicatesses d'un cœur d'élite et les saillies d'un esprit charmant et toujours éveillé. Ces dons si rares avaient marqué sa place parmi vous, Messieurs; il ne me faut pas un grand effort de modestie pour être sûr qu'il ne me sera pas donné de l'y remplacer. Mais la faveur que vous me faites aujourd'hui me rend d'autant plus chers les seuls titres que votre indulgence ait pu me trouver à l'honneur de sa succession; je veux dire ma collaboration à l'œuvre de foi et de liberté dont il protégea les débuts difficiles; et puis mon attachement à deux grandes et saintes causes, qu'il servit avec tant de zèle et de succès, et pour lesquelles je suis fier d'affirmer ici, à un moment solennel de ma vie, mon obscur, mais invariable dévouement : la cause de l'Eglise et celle de la philosophie et des lettres chrétiennes.

Ce discours a été précédé de l'Eloge du R. P. Caussette, par M. Gabriel de Belcastel, et suivi d'une Réponse infiniment trop flatteuse de M. le comte de Toulouse-Lautrec.

Pour ne pas trop allonger la séance, j'ai fait quelques coupures à mon discours en le lisant à l'Académie, et c'est ainsi diminué qu'il a pu paraître dans quelques journaux. La *Revue de Gascogne* le publie intégralement.

L. C.